

# LES TRAVAILLEURS MIGRANTS DANS LA PRESSE QUOTIDIENNE DE SHENZHEN

Eric FLORENCE

Centre d'étude de l'ethnicité et des migrations (CEDEM)  
Université de Liège, Belgique

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est important de rappeler quelques-uns des traits spécifiques de la situation des migrants d'origine rurale dans les villes en Chine.

## 1. La situation des "immigrés de l'intérieur" en Chine

Si l'on est en général impressionné par le nombre de personnes concernées par les migrations dans ce pays (environ 80 millions d'individus, dont une proportion importante se dirige vers les villes<sup>1</sup>), c'est néanmoins par leur statut très particulier de « sous-citoyenneté »<sup>2</sup> que ces migrants se distinguent des migrants internes des autres parties du monde. Ce statut les rapproche beaucoup de celui de véritables étrangers, et en fait des « immigrés de l'intérieur »<sup>3</sup> pour reprendre l'expression judicieuse de Jean-Philippe Béja. Pour comprendre cela, il faut se souvenir qu'au cours des deux décennies qui s'étendent de la fin des années 1950 à la fin des années 1970, toute « mobilité ascensionnelle [spontanée] des campagnes vers les villes » fut rendue excessivement difficile voire impossible<sup>4</sup>. Les paysans, virtuellement fixés à la glèbe, se virent isolés géographiquement et socialement. Depuis cette époque l'Etat, dans sa fonction dispensatrice, a traité en effet de manière éminemment distincte urbains et ruraux<sup>5</sup>. Les citadins, avec pour figure emblématique l'ouvrier, bénéficiaient d'un large éventail de services et de biens tels qu'un emploi à vie dans une entreprise d'Etat, la sécurité sociale étendue à tous les membres de la famille, la gratuité de la scolarité des enfants, des denrées alimentaires à bas prix, etc.<sup>6</sup>. Autant d'avantages auxquels ne pouvaient prétendre les ruraux.

<sup>1</sup>. E. Florence, « Les migrations en Chine et leurs implications sur le plan urbain », *Hommes et Migrations*, n° 220, juillet-août 1999, pp. 73-95.

<sup>2</sup>. D. Solinger, *Contesting citizenship in urban China: peasant migrants, the state, and the logic of the market*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1999, pp. 6-7.

<sup>3</sup>. J.-Ph. Béja, « Les travailleurs itinérants, des immigrés de l'intérieur », *Perspectives chinoises*, n°21, janvier 1994, p. 32.

<sup>4</sup>. E. Florence, *op. cit.*, p. 75; Cheng, Tiejun and Mark Selden, « The origins and consequences of China's Hukou's system », *The China Quarterly*, n°139, 1994, p. 656-667 ; M. K. Whyte and W. L. Parish, *Urban life in contemporary China*, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1984, p. 18 ; P. Trolliet, J.-Ph. Béja, *L'empire du milliard. Populations et société en Chine*, Armand Colin, Paris, 1986, p. 155.

<sup>5</sup>. Solinger, *op. cit.*, pp. 8, 27.

<sup>6</sup>. Wang Feng, « The breakdown of a great wall : recent changes in the household registration system », T. Scharding (ed.), *Floating population and migration in China. The impact of economic reforms*, Mitteilungen des Instituts für Asienkunde, Hambourg, 1997, p. 149.

## Le livret de résidence

Un mécanisme institutionnel a joué un rôle fondamental dans la fixation des paysans à la terre : il s'agit du livret de résidence (*hukou*). Ce livret de résidence divise l'ensemble de la population chinoise en deux groupes distincts : populations agricole (*nongye renkou*) et population non agricole (*fei nongye renkou*). Comme le soulignait S. H. Potter et J. Potter, le critère fondamental pour distinguer un paysan d'un ouvrier est de savoir si l'intéressé mange les grains de l'Etat ou les grains qu'il produit lui-même<sup>7</sup>. Si, depuis la décollectivisation rurale et le lancement des réformes économiques (consistant notamment en un relâchement des contraintes étatiques sur l'économie), le livret de résidence a perdu cette fonction première de barrière à la mobilité des paysans, il induit très nettement une situation de discrimination institutionnelle et d'ambiguïté juridique pour le migrant une fois celui-ci en milieu urbain. Il y a là un paradoxe partagé par certaines catégories de migrants dans le monde.

Cette situation d'outsider est à la fois un facteur de précarisation et de marginalisation pour le migrant. Son accès au marché urbain de l'emploi est limité ; il n'a pas le droit de s'installer définitivement en ville ; il peut être expulsé en fonction de la conjoncture politique ou économique ; le regroupement familial lui est généralement interdit ; il est dans une situation de relative vulnérabilité<sup>8</sup> face aux administrations urbaines, etc. Pourtant, c'est aussi ce qui constitue son avantage comparatif en terme de coût de production et de reproduction<sup>9</sup>. Cette permanence du livret de résidence, lourd héritage du système socialiste, fait que nombre de citadins perçoivent la présence des migrants en ville comme marquée du sceau de l'illégitimité.

## Une image négative

Les quelques études ou commentaires relatifs à la représentation médiatique des migrants dans la Chine des réformes ont fait ressortir une image essentiellement négative des migrants<sup>10</sup>. Les migrations rurales sont décrites comme un problème qui menace la société et

<sup>7</sup>. Sulamith H. Potter, « The position of peasants in modern China's social order », *Modern China*, vol. 9, n° 4, octobre 1983, pp. 465-499 ; Potter S. H. and Potter J. M., *China's peasants. The anthropology of a revolution*, Cambridge University Press, New York, 1990, 358 p.

<sup>8</sup>. Mais aussi de relative autonomie par rapport à l'emprise de l'Etat. C'est la thèse développée par le sociologue chinois Xiangbiao pour qui « *si l'Etat ignore les communautés de migrants, les membres de cette même communauté n'ont pas besoin de l'Etat pour survivre et peuvent se permettre de l'ignorer, ruser, ou plier les structures de l'Etat* ». Xiangbiao, « 'Zhejiang Village' in Beijing : Creating a visible non-state space through migration and marketized traditional networks », in F. Pieke and H. Mallee (eds.), *Internal and International Migration. Chinese Perspectives*, Surrey, Curzon Press, 1999, pp. 240-242. K. Calavita formule les choses de la manière suivante à propos des migrants en Italie: « *ces caractéristiques qui rendent les immigrants du Tiers-Monde attrayants (leur invisibilité, leur marginalité, leur vulnérabilité) sont les mêmes qualités qui les rendent difficiles à contrôler (...) ou légaliser (...)* », K. Calavita, « Italy and New Immigration », *Controlling Immigration*, Stanford University Press, Stanford, 1994, p. 319.

<sup>9</sup>. R. Cohen, *The New Helots*, Gower, 1988, notamment le chapitre 7 « The reproduction of labor-power : southern Africa », pp. 73-110.

<sup>10</sup>. Voir notamment D. Davin, *Internal migration in contemporary China*, St Martin's Press, New York, 1999, pp. 151-154 ; Ding Jinhong and N. Stockman, « The floating population and the integration in the city community : A survey on the attitudes of Shanghai residents to recent migrants », in F. Pieke and H. Mallee (eds.), *Internal and international migration. Chinese perspectives*, Surrey, Curzon Press, 1999, pp. 119-133; T. Jacka, « Working sisters answer back : The presentation and self-presentation of women in China's floating population », *China Information*, volume XIII, n°1, été 1998, pp. 43-75 ; C. J. Smith, « Migration as an agent of

qu'il faut résoudre. Quant à la présence des migrants en ville, elle est dépeinte comme ayant entraîné toute une série de nuisances : saturation des infrastructures urbaines, pollution, augmentation de la criminalité et aggravation de l'insécurité, non-respect du contrôle des naissances, prostitution, etc. La terminologie utilisée pour évoquer l'arrivée en ville des migrants est caractéristique des représentations médiatiques des phénomènes migratoires en général : « *images aquatiques* »<sup>11</sup> telles marées, vagues, etc., autant de métaphores dénotant une invasion qu'il faut contrôler<sup>12</sup>. Cet accent mis sur les migrations, les assimilant à un problème à résoudre, à quelque chose qui vient déranger un système caractérisé notamment par la prévisibilité, la stabilité<sup>13</sup> (chaque personne se voyant attribuer un rôle précis) trahit la situation d'une Chine en transition.

Si cet article vient confirmer cette tendance à la « problématisation » des migrations, mon objectif principal sera de tenter de montrer, par un survol des discours de presse à Shenzhen, que les représentations médiatiques à l'égard des migrants ne sont pas uniformes. Le cas de Shenzhen montre qu'une différenciation de la terminologie utilisée pour qualifier les migrants dans la presse est perceptible. Le but poursuivi dans cet article n'est nullement de tenter d'appréhender le rapport entre discours politico-médiatiques et représentations sociales. Je me contenterai simplement de préciser que la presse quotidienne constitue un élément parmi un ensemble de facteurs qui interviennent dans l'élaboration des représentations sociales et des identités collectives<sup>14</sup>. Quant à la presse écrite quotidienne en République populaire de Chine, si elle a connu une nette évolution vers la commercialisation depuis la fin des années 1980, elle demeure soumise à la supervision du Parti via son département de la propagande. La situation de cette presse est assez bien décrite par la formule de Thomas Man Chan « commercialisation sans indépendance »<sup>15</sup>. En outre, à l'occasion de certaines campagnes qui seront évoquées plus loin, les quotidiens peuvent retrouver leur vocation originelle de porte-parole du Parti et de sa ligne.

## 2. L'évolution des représentations entre 1989 et 1998

J'ai systématiquement relevé, pour les périodes 1989-90, 1993-94 et 1998 (en se limitant aux mois de janvier à mars, période du nouvel an chinois), les articles traitant des migrations et des migrants dans les quatre quotidiens suivants : « Le Quotidien de la zone économique spéciale de Shenzhen » (*Senzhen Tequbao*, ci-après *STQB*) qui dépend directement des autorités municipales de Shenzhen ; le « Soir de Shenzhen » (*Senzhen Wanbao*, ci-après *SWB*) journal plus populaire<sup>16</sup> ; le « Journal de la légalité de Shenzhen » (*Senzhen Fazhibao*, ci-après *SFB*) qui est plutôt destiné aux administrations en charge de la sécurité et de la justice, et enfin le « Quotidien du sud » (*Nanfang Ribao*, ci-après *NFRB*) qui

---

change in contemporay China », *Chinese Environment and Development*, printemps-été 1996, vol. 7, n°1 et 2, pp. 33-40.

<sup>11</sup>. A. Tsoukala, « Crime et immigration en Europe », *Working Papers du CEDEM* (Université de Liège), p. 14.

<sup>12</sup>. D. Davin, *op. cit.*

<sup>13</sup>. D. Solinger, *op. cit.*

<sup>14</sup>. A. Tsoukala, *op. cit.*, p. 12.

<sup>15</sup>. J. M. Chan, « Calling the tune without paying the piper : The reassertion of media controls in China », in Lo Chi Kin, S. Pepper and Tsui Kai Yuen (eds.), *China Review 1995*, The Chinese University Press, Hong Kong, 1996, version CD Rom.

<sup>16</sup>. C'est-à-dire un journal qui dépend plus d'un véritable lectorat qui achète les journaux.

est le journal officiel des autorités de la province de Guangdong. Il va sans dire que cet échantillon de la presse quotidienne n'a nullement la prétention d'un relevé exhaustif. Il n'est pas non plus ma source unique. Si le travail d'analyse et les exemples utilisés ici sont pour la plupart issus de ces journaux, certaines informations ont été puisées dans d'autres quotidiens du delta de la Rivière des Perles : le « Quotidien de Canton » (*Guangzhou Ribao, GZRB*), le « Soir de Yangcheng » (*Yancheng Wanbao, YWB*), le « Week-end du sud » (*Nanfang Zhoumo, NFZM*), dans certains quotidiens nationaux et dans la littérature de reportage (*baogao wenxue*).

## Période 1988-1990

C'est au cours des années 1988-1989 que le phénomène des migrations commence à devenir un sujet important de l'actualité, qu'il commence à susciter un nombre croissant de commentaires sociaux et à occuper une place considérable dans l'agenda et dans les déclarations des dirigeants politiques. Pourtant, sur le plan quantitatif, comparativement aux périodes ultérieures, les articles traitant de ce sujet dans les quatre quotidiens sélectionnés sont très peu nombreux et relativement courts. Les articles relatant les mouvements de population de cette période se ressemblent fortement dans leur contenu ainsi que dans la manière de rendre compte du phénomène. La plupart mettent dans un premier temps l'accent sur le très grand nombre des migrants, éventuellement sur leur jeunesse et leur ignorance (par exemple à travers l'expression « jeunes ruraux naïfs »<sup>17</sup>), et sur une série de problèmes que leur présence en ville pose aussi bien à la campagne qu'en ville. Face à ces nuisances, les autorités doivent « faire preuve de vigilance » afin « d'organiser et de contrôler » (*zuzhi, kongzhi*) ces flux qualifiés d'aveugles (*mangmu*) ou encore de les « draguer » (*shudao*) de manière à ce que « la production, le travail et l'ordre social retournent au plus vite à la normale »<sup>18</sup>.

La fréquence de ce type d'article<sup>19</sup> est à mettre en rapport avec le coup de frein imposé à l'activité économique par l'aile conservatrice depuis 1988<sup>20</sup>. On y note une opposition fondamentale, qui reviendra constamment par la suite, entre d'une part des migrations rurales perçues comme un phénomène « non organisé » (*wu zuzhi*), « non planifié » (*wujihua*) et donc désordonné, avec des migrants quittant aveuglément la campagne (*mangmu waichu*) et s'engouffrant tout aussi aveuglément dans la ville (*mangmu yongru, mangmu yongjin, mangmu liuru*), et d'autre part l'action de l'Etat qui tend à organiser et à « contrôler strictement » (*yange kongzhi*) ces migrations.

L'origine d'une telle conception des migrations, que les études scientifiques viendront battre en brèche<sup>21</sup>, est probablement à rechercher dans le passé de la Chine, au cours duquel

<sup>17</sup>. NFRB, 25/02/89, p. 1.

<sup>18</sup>. *Ibid.* ; NFRB, 06/03/89, p. 1 ; 08/02/90, p. 1 ; 11/02/90, p. 2. ; 24/02/90, p. 1

<sup>19</sup>. On en retrouve un grand nombre dans la presse nationale de l'époque, voir notamment « Le Quotidien du Peuple » (*Renmin Ribao*), 21/07/88, p. 4 ; 04/03/89, p. 2 ; 06/03/89, p. 1 ; 15/03/89, p. 4 ; 24/05/89, p. 6. ; « Le Quotidien la Clarté » (*Guangming Ribao*), 10/03/89, p. 1 ; « Le Quotidien des Paysans » (*Nongmin Ribao*), 06/03/89, p. 1 ; « Le Quotidien de la Légalité » (*Fazhi Ribao*), 05/08/88, p. 2 et 08/08/88, p. 2 ; « Le Quotidien de l'Economie » (*Jingji Ribao*), 15/09/90, p. 2.

<sup>20</sup>. Voir Joseph Fewsmith, *Dilemmas of reform in China*, M. E. Sharpe, Armonk, New York, 1994.

<sup>21</sup>. H. Mallee, « In defence of migration, recent chinese studies on rural population mobility », *China Information*, vol. X, n°3/4 (hiver 1995/printemps 1996), Leiden, 1996, pp. 127-129 ; voir également H. Malle, « Rural household dynamics and spatial mobility in China », in T. Scharding, *op. cit.*, p. 279. ; T. Scharding et Huaiyang Sun (eds.), *Migration in China's Guangdong Province. Major results of a 1993 sample survey on*

mouvements de population et troubles sociaux ont souvent été de pair ou ont été enregistrés comme tels par les rédacteurs des Annales historiques. On peut également tenter de l'expliquer en se tournant vers les premières heures de la République populaire de Chine. En effet, au cours des années 1950, la Chine a connu d'importantes migrations spontanées de paysans vers les villes. C'est à cette époque que les termes « quitter aveuglément la campagne » (*mangmu waichu*), « pénétrer aveuglément les villes » (*mangmu liuru*), répétés à longueur d'articles, se sont imposés et ont donné naissance au terme *mangliu* qui va coller à la peau des migrants pour signifier « migrant aveugle ». Notons encore que ce terme est l'homophone inversé de *liumang*, qui a pour signification « hooligan » ou « voyou ». C'est également en 1989 que paraissent des ouvrages appartenant à la littérature de reportage (*baogao wenxue*) aux titres évocateurs et dont on peut penser qu'ils ont contribué à populariser l'utilisation du terme *mangliu* et, avec lui, l'idée de paysans ignorants qui « jaillissent » de la campagne sans savoir où ils se rendent<sup>22</sup>.

Globalement, au sein des quatre quotidiens sélectionnés pour cette période 1988-1990, la représentation médiatique des migrations du nouvel an - et des migrants - ne diffère pas fondamentalement de celle que l'on peut observer dans les autres régions de Chine, ou de celle qui est véhiculée par la presse nationale.

## Périodes 1993-1994 et 1998

La création, dans les années 1980, des zones économiques spéciales (ZES) du delta de la Rivière des Perles (province de Guangdong) a entraîné un afflux de capitaux étrangers vers le delta qui, dans un climat de compétition intense, offrait une série d'avantages aux investisseurs étrangers, dont un grand nombre venaient de Hong Kong<sup>23</sup>. En effet, la restructuration de l'industrie manufacturière et électronique de Hong Kong coïncida avec un ensemble de mutations socio-économiques en République populaire de Chine. L'une de ces mutations, la décollectivisation, allait être d'une importance capitale dans le cadre de l'ouverture de cette région de la Chine aux capitaux étrangers et de son intégration dans la division internationale du travail<sup>24</sup>. Au cours des deux dernières décennies, avec l'augmentation continue du nombre de migrants dans les entreprises à capitaux étrangers de la partie est du delta de la Rivière des Perles (Shenzhen, Zhuhai, Dongguan)<sup>25</sup>, est apparu un terme générique en provenance de Hong Kong. Utilisé en République populaire de Chine, ce terme renvoie à la notion d'exploitation et de soumission à un régime de travail extrêmement

---

*migrants and floating population in Shenzhen and Foshan*, Mitteilungen des Instituts für Asienkunde, Hambourg, 1997, pp. 47-50 et 54.

<sup>22</sup>. Voir notamment Dong Jie, Cai Zhiqiang, Guan Wenhao, *Mangliu ! Mangliu !*, Liaoning renmin chubanshe, Shenyang, 1990, 221 p. Un autre ouvrage se démarque tout à fait du précédent en présentant un tableau sociologiquement très riche des migrants en Chine. Il s'agit de Ge Xiangxian et Qu Weiying, *Zhongguo Mingongchao*, Zhongguo Guoji Guangbo Chubanshen, Hebei, 1990, 182 p.

<sup>23</sup>. Lee Ching Kwan, *Gender and the South China miracle: two worlds of factory women*, University of California Press, Berkeley, California, 1998, p. 44.

<sup>24</sup>. *Ibid.*, pp. 40-46 ; Yuen-Fong Woon, « Circulatory mobility in post-Mao China : Temporary migrants in Kaiping County, Pearl River Delta », *International Migration Review*, 1993, volume XXVII, n°3, pp. 578-604.

<sup>25</sup>. Entre 1990 et 1993, le nombre de migrants a triplé pour atteindre plus de dix millions de personnes dans les Zones économiques spéciales de la Province du Guangdong. A Shenzhen, de moins de 100 000 personnes à la fin des années 1970, la population est passée à 1 200 000 personnes en 1993. En 1980, la population détentrice d'un livret de résidence permanent représentait 90% de la population totale de la ville. En 1993, 60% de la population était enregistrée à titre provisoire, « Labour and income developments in the Pearl River Delta : a migration survey of Foshan and Shenzhen », in T. Scharping, *op. cit.*, p. 177.

dur et strict<sup>26</sup>. Il s'agit de *dagongzhe*, décliné en *dagongmei* pour les femmes et *dagongzai* pour les hommes. *Da* est un verbe qui signifie « battre ou frapper » et *gong* a pour signification « travailler ». Quant à *mei* on pourrait traduire ce mot par « jeune fille » et *zai* par « jeune garçon ». Aucune expression en français ne rend parfaitement les connotations multiples auxquelles renvoient ces locutions. Les propos d'une *dagongmei* rendent assez bien la dimension de discipline et, comme l'a bien relevé la sociologue Lee Ching Kwan, la notion d'appropriation du temps que ce terme recèle : « Travailleur [au village] est différent de '*dagong*'. Quand tu travailles, tu peux arranger ton temps librement, mais quand tu '*dagong*', il y a des règles de ton patron. Tu seras réprimandée si tu ne veux pas travailler ou si tu fais quelque chose de mal dans l'usine[...] Au début, tout le monde pleurait beaucoup ici »<sup>27</sup>.

Pour Lee Ching Kwan, qui a effectué des enquêtes approfondies dans une usine du delta, devenir un *dagongzai* ou une *dagongmei* signifiait travailler « dans les usines des patrons », en opposition avec l'emploi dans l'unité de travail socialiste pourvoyeuse de sécurité. Ce vocable, selon cette sociologue, « évoquait une image contradictoire : il avait une aura de modernité et de prospérité d'une part, et la réalité d'une exploitation sans borne et sans pitié d'autre part»<sup>28</sup>.

L'anthropologue Pun Ngai a montré que, dans l'usine qu'elle a étudiée, être une *dagongmei* signifiait être une jeune fille non éduquée, stupide, et dont la « ruralité » devait être rejetée pour faire place à « une nouvelle identité »<sup>29</sup>. Dans l'idéologie du site de production décrit, le fait d'être une *mei*, c'est-à-dire une jeune fille et non point encore une femme, impliquait notamment les notions de soumission, d'obéissance et d'assiduité<sup>30</sup>.

### 3. Les valeurs reconnues

Je vais à présent exposer quelques notions et valeurs fréquemment associées aux *dagongmei* et *dagongzai* dans les quotidiens de Shenzhen étudiés<sup>31</sup>. Notons tout d'abord que, contrairement à la représentation médiatique généralement homogénéisante des *mingong* (ouvriers paysans), il y est davantage question d'individus que d'une masse indifférenciée<sup>32</sup>.

#### Mérite et abnégation

<sup>26</sup>. A. Chan (ed.), « The conditions of chinese workers in East Asian-funded enterprises », *Chinese Sociology and Anthropology*, vol. 30, n°4, été 1998, pp. 4-5.

<sup>27</sup>. Lee Ching Kwan, *op. cit.*, p. 115.

<sup>28</sup>. *Ibid.*, p. 110.

<sup>29</sup>. Pun Ngai, « Becoming *Dagongmei* (Working girls) », *The China Journal*, vol. 42, 1999, pp. 4-5.

<sup>30</sup>. *Ibid.*, p. 15.

<sup>31</sup>. Je reprends ici la thèse de la non-fixité des identités sociales développée par E. Laclau et C. Mouffe. Selon ces auteurs, toute identité est « *ouverte, incomplète et politiquement négociable* », E. Laclau & C. Mouffe, *Hegemony and the socialist strategy*, Verso, Londres, 1985, p. 104.

<sup>32</sup>. Notons le recours, lors des mouvements de population du nouvel an, à des photographies de petits groupes de personnes qui se démarquent sensiblement de ces photos de masses humaines que l'on rencontre si souvent dans la presse à l'époque du nouvel an. Voir par exemple *STQB*, 25/02/94, p. 2.

Une notion qui revient très régulièrement dans les articles sur les travailleurs migrants, ou écrits par eux-mêmes, est assurément celle de mérite<sup>33</sup>. Leur contribution décisive au développement économique et à la prospérité locale est célébrée dans nombre d'articles de la presse quotidienne de Shenzhen. L'utilisation de l'expression les « bâtisseurs de la Zone » (*tequ jianshezhe*)<sup>34</sup> en est une illustration. Cette idée de mérite des *dagongzai* et *dagongmei* est également fort bien résumée dans des formules telles que « sans ces *dagongzhe*, Shenzhen serait une ville vide<sup>35</sup> » ou « ce sont les *dagongzhe* qui ont modelé la ville moderne dans laquelle nous vivons ». Pour cela ils ont dû « payer de leur sueur et de leur labeur pour la prospérité de la ville »<sup>36</sup> ; l'expression utilisée est littéralement ‘payer de son sang et de sa sueur’ (*fuchu xuehan*). Allant souvent de pair avec cette idée de contribution des *dagongzhe*, on retrouve les notions de ténacité, de constance, d'abnégation.

## La réalisation de soi

L'idée que les travailleurs migrants parviennent à « se réaliser » (*shixian ziwo jiazhi*) ou à « grandir » dans le moule de l'adversité est également présente dans plusieurs articles, de même que dans la littérature de reportage<sup>37</sup>. Cette notion de migration vécue comme une étape vers l'émancipation individuelle a été mise en évidence par plusieurs chercheurs<sup>38</sup>. Tamara Jacka faisait remarquer que la plupart des migrantes sont très jeunes<sup>39</sup> quand elles migrent et que « pour nombre d'entre elles, c'est la première fois qu'elles font l'expérience d'un monde au-delà du village, et c'est un premier pas, souvent très consciemment, vers l'âge adulte. Les expériences difficiles de ces femmes en tant que migrantes participent d'une lutte personnelle pour l'accès au respect et à la reconnaissance en tant qu'individus indépendants »<sup>40</sup>. Le même auteur souligne néanmoins que cette narration de la migration en tant que « rite de passage » de la jeunesse à l'âge adulte « fait écho à l'opinion urbaine qui perçoit les femmes rurales comme étant naïves et ignorantes »<sup>41</sup>. Notons que cette conception des ruraux en termes de

<sup>33</sup>. *STQB*, 28/01/94, p. 9 ; *STQB*, 14/01/94, p. 9 ; *STQB*, 28/01/94, p. 9 ; *SWB*, 13/02/94, p. 3 ; *SWB*, 21/02/94, p. 1 ; *GZB*, 04/02/94, p. 1 ; *STQB*, 04/02/94, p. 9 ; *STQB*, 25/03/94, p. 9 ; *STQB*, 22/08/94, p. 9 ; Liang Yibo, « Mingongmen de sheng yu si », *Shehui*, mai 1992, p. 4-6 ; Jie Pinru (zhubian), Yang Shen (zhu), *Xiongyong mingongchao*, (Zhujiang Sanjiaozhou Qishilu Congshu), Guangzhou chubanshe, Guangxi, 1993, pp. 67-71.

<sup>34</sup>. *STQB*, 28/01/94, p. 9.

<sup>35</sup>. *STQB*, 25/02/94, p. 9.

<sup>36</sup>. *Ibid.* ; voir aussi : *STQB*, 25/01/98, p. 9, 22/03/98, p. 9, 29/03/98, p. 9.

<sup>37</sup>. *SWB*, 23/03/94, p. 3 ; *SWB*, 22/04/94, p. 3 ; *STQB*, 29/03/98, p. 9 ; Liang Yibo, « Nu'er guo shilu », *Shehui*, mars 1992, pp. 13-16 ; Liang Yibo, « Nan yi suoqu de duwang », *Shehui*, juillet 1992, pp. 12-15 ; Jie Pinru (zhubian), Yang Shen (zhu), *Xiongyong mingongchao*, (Zhujiang Sanjiaozhou Qishilu Congshu), Guangzhou chubanshe, Guangxi, 1993, pp. 34-35.

<sup>38</sup>. Lee Ching Kwan, op. cit., pp. 78-81 ; Lee Ching Kwan, « Production politics and labour identities : Migrant workers in South China », *China Review* 1995, pp. 18- 23 (version CD Rom) ; T. Jacka, *op.cit.*, p. 58 ; T. Jacka, « My life as migrant worker », *Intersections*, n°4, sept. 2000 (<http://www.murdoch.edu.au/intersections/issue4>) (<http://www.murdoch.edu.au/intersections/issue4>) ; sur les travailleurs malaysiens voir A. Ong, *Spirits of resistance and capitalist discipline*, State University of New York Press, New York, 1987, p. 186.

<sup>39</sup>. Si, pour la Chine dans son ensemble, les migrants se situent essentiellement dans la fourchette 15-30 ans, les *dagongmei* et *dagongzai* qui travaillent dans les usines du Delta sont encore plus jeunes qu'ailleurs : 86,1 % dans la fourchette 15-29 à Dongguan, 73,5 % à Shenzhen et jusqu'à plus de 90% dans la fourchette 17-22 ans pour le district de Bao'an qui dépend de la municipalité de Shenzhen. Voir Lee Ching Kwan, *op. cit.*, p. 69. Pour des chiffres relatifs à l'ensemble de la Chine, voir H. Mallee, « In defence of migration , Recent chinese studies on rural population mobility », *China Information*, vol. X, n°3/4 (hiver 1995/printemps 1996), Leiden, 1996, pp. 108-140.

<sup>40</sup>. T. Jacka, « My life as migrant worker », *Intersections*, n°4, sept. 2000

(<http://www.murdoch.edu.au/intersections/issue4>)

<sup>41</sup>. *Ibid.*

« manque » est d'une certaine manière contenue dans les expressions de *dagongmei* et *dagongzai*, jeunes gens qui doivent, par leur expérience et leur labeur en usine, devenir des adultes, des êtres accomplis<sup>42</sup>.

## L'émulation urbaine

Les articles de la presse de Shenzhen dans lesquels on retrouve cette idée de passage de la jeunesse à l'âge adulte, de l'ignorance à la connaissance ou à la maturité, se distinguent des travaux des sociologues par l'attribution de cette transformation à l'émulation émanant de Shenzhen et de son environnement. L'extrait suivant illustre relativement bien mon propos : « Quand je suis arrivée dans la Zone spéciale, j'ai de suite senti que Shenzhen était une ville où régnait la compétition ; j'avais l'impression que je n'étais pas très capable, que je ne connaissais pas grand-chose. Mais la Zone spéciale nous a donné un environnement pour grandir »<sup>43</sup>. Le contraste est net entre une campagne natale où règne la monotonie et l'ignorance, et Shenzhen, objet d'une imagerie qui renvoie à la modernité, la compétition et le dynamisme : « Cela faisait quatre ans que je travaillais à Shenzhen (...), je n'arrêtai pas de chanter la chanson 'Je vais rentrer à la maison' à tue-tête. A cette époque, mon village natal représentait des cours d'eau, des étendues de verdure, un paradis. C'est pourquoi j'ai quitté mon travail et j'ai pris le chemin du retour. Pourtant, peu de temps après mon retour au village, je me suis à nouveau senti perdu. (...) L'ignorance et l'arriération de mon petit village, ainsi que le temps libre après les tâches agricoles faisait que j'avais toujours l'impression de perdre mon temps. Chaque nuit, je pensais à Shenzhen, à l'usine dans laquelle je travaillais. Mes compagnons de travail, (...) les rues resplendissantes, l'agitation et la compétition, tout cela me manquait »<sup>44</sup>.

## Les droits des travailleurs ?

En somme, l'image prédominante qui ressort d'une majorité d'articles consacrés aux *dagongmei* et *dagongzai* dans les quotidiens considérés est celle d'une réalité sociale en fin de compte fort peu conflictuelle, ceci en dépit des nombreux conflits qui ont jalonné les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix<sup>45</sup>. Il serait inexact de prétendre que la presse chinoise ne rend pas compte des violations des droits des travailleurs migrants. Cette question est présente dans

<sup>42</sup>. Sur cette notion de *dagongmei* en tant que jeune fille devant faire place à une nouvelle identité de femme et son utilisation par les managers d'entreprises, voir Pun Ngai, *op. cit.*, pp. 4-5 et 15 : « *En tant que jeune fille (mei) qui est en train de devenir une femme, elle devait se comporter comme la culture l'imposait : être soumise, obéissante, travailleuse, délicate, etc.* », p. 15.

<sup>43</sup>. SWB, 23/03/94, p. 3 ; voir aussi STQB, 01/03/98, p. 3, 22/03/98, p. 9 et 29/03/98, p. 9.

<sup>44</sup>. STQB, 15/02/94, p. 6 ; voir aussi SWB, 13/02/94, p. 3 ; Jie Pinru (zhubian), Yang Shen (zhu), *Xiongyong mingongchao*, (Zhujiang Sanjiaozhou Qishilu Congshu), Guangzhou chubanshe, Guangxi, 1993, p. 109.

<sup>45</sup>. A. Chan, « The emerging patterns of industrial relations in China and the rise of the new labor movements », *China Information*, vol. IX, n°4, printemps 1995, p. 49 ; E. J. Perry, « Labor's battle for political space : The role of worker associations in contemporary China », in D.S. Davis, *op. cit.*, pp. 322-323 ; A. Chan (ed.), « The conditions of Chinese workers in East Asian-funded enterprises », *Chinese Sociology and Anthropology*, vol. 30, n° 4, été 1998, pp. 3-101 ; Lee Ching Kwan, « Pathways of labour insurgency », in E. J. Perry and M. Selden, *Chinese Society. Change, Conflict and Resistance*, pp. 41, 43, 47-50. Lee Ching Kwan note que les détériorations de la condition des travailleurs migrants dans les usines, de même que les conflits, se sont multipliés au cours des deux dernières décennies dans les régions qui connurent un développement économique spectaculaire, c'est-à-dire essentiellement les provinces de Guangdong, du Fujian, du Jiangsu et Shanghai., pp. 43 et 47.

un certain nombre d'articles dans les quotidiens que nous avons sélectionnés. Pourtant, ces articles n'apparaissent pas dans les rubriques consacrées aux travailleurs migrants telle « Le monde du *dagong* [travail laborieux] », et font appel à un vocabulaire plus technique, voire plus froid, pour désigner les travailleurs migrants en usant de termes tels « main-d'œuvre de l'extérieur » (*wailai laowugong*) ou encore « travailleurs » (*laogong*)<sup>46</sup>. Par ailleurs, contrairement aux articles qui relatent les expériences des *dagongmei* et *dagongzai* en des termes plutôt positifs, les migrants n'y ont pas ou très peu la parole pour exprimer comment ils vivent les violations de leurs droits.

### Un optimisme résolu

Le discours autour des droits des migrants est à replacer dans le cadre plus large du discours sur le respect de la légalité et sur le besoin d'éduquer les travailleurs migrants afin qu'ils prennent conscience de leurs droits. En revanche, la littérature de reportage, de même que les magazines pour migrants, décrivent parmi d'autres choses une réalité résolument plus conflictuelle, plus proche d'une « lutte pour la survie dans le monde industriel moderne »<sup>47</sup>. L'anthropologue Tamara Jacka remarquait néanmoins que les migrants avaient tendance dans leurs écrits à représenter leur présent et leur futur avec optimisme, contrairement à ce qui ressort de ses travaux d'interviews où l'incertitude semble dominer<sup>48</sup>. Selon Jacka, il y aurait un souci dans la tête des migrants de « rendre leur récit politiquement acceptable, en atténuant leurs descriptions des expériences pénibles de la vie en tant que travailleurs migrants dans le passé, avec un message positif à propos du présent et du futur »<sup>49</sup>.

Il nous faut noter que plusieurs travaux de sociologie des migrations ont montré que nombre de migrants avaient tendance à mettre l'accent dans leurs récits sur l'avancement social que leur procurait la migration<sup>50</sup>. La sociologue Lee Ching Kwan faisait remarquer que, pour nombre de jeunes filles d'origine rurale, les bénéfices associés au fait de devenir une *dagongmei* sont tels que, dans leur représentation de la réalité sociale, ces bénéfices « l'emportent sur l'inanité et l'épuisement du travail en usine »<sup>51</sup>. Il faut rappeler que le simple fait de quitter la campagne et de se rendre en ville était, pendant la plus grande partie de l'ère maoïste, un dessein hors de portée pour l'immense majorité des paysans.

## 4. L'image des zones économiques spéciales

<sup>46</sup>. Voir par exemple *STQB*, 21/01/94, p. 1, 02/02/94, p. 9, 09/02/94, p. 11, 24/02/94, p. 14.

<sup>47</sup>. Pun Ngai, *op. cit.*, p. 16.

<sup>48</sup>. T. Jacka, « My life as migrant worker », *Intersections*, n°4, sept. 2000 ([http://wwwsshe.murdoch.edu.au/intersections/issue4/tamara\\_intro.html](http://wwwsshe.murdoch.edu.au/intersections/issue4/tamara_intro.html)).

<sup>49</sup>. Jacka évoque la structure narrative du discours politique depuis 1949, « dans laquelle le passé est critiqué, mais où le présent et le futur sont décrits avec optimisme ». *Ibid.*

<sup>50</sup>. F. Pieke a bien décrit ceci en ce qui concerne l'émigration chinoise vers l'Europe, voir F. Pieke, « Immigration et entreprenariat : les Chinois aux Pays-Bas », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, volume 8, n°3, p. 38. L'œuvre magistrale du sociologue algérien Abdelmalek Sayad rend bien compte de cet aspect d'une certaine logique discursive de la migration. Voir notamment *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, De Boeck Université, 1991, 331 p.

<sup>51</sup>. Lee Ching Kwan, « Production politics and labour identities : migrant workers in South China », *China Review* 1995, p. 19 (version CD Rom).

Les descriptions des *dagongmei* et *dagongzai* dont je viens de relever quelques-unes des caractéristiques principales, et dont il faudrait poursuivre l'étude en élargissant l'analyse à d'autres sites de production de discours, s'accordent relativement bien avec le discours officiel autour des zones économiques spéciales. Selon G. T. Crane, « l'imagerie prédominante des ZES et le message qu'elles transmettent à la Chine est prospérité, nouveauté, libération »<sup>52</sup>. Une telle imagerie participe, selon cet auteur, de la constitution d'une identité économique nationale qui « repose sur l'interaction de l'expérience économique collective et de la représentation de cette expérience » dans le champ politique<sup>53</sup>. Par ailleurs, la mise en avant de valeurs telles que l'abnégation, la ténacité et la volonté d'apprendre dans l'adversité n'est pas sans évoquer le discours autour des « valeurs asiatiques », un discours qui donne peu d'écho aux parts d'ombre du miracle économique asiatique<sup>54</sup>. Comme le souligne A. Ong, « les groupes subalternes qui portent l'essentiel du fardeau du succès du développement capitaliste asiatique ne sont quasiment jamais mentionnés dans les discours dominants de la voie asiatique, et le recours aux valeurs asiatiques devient souvent une carte blanche qui légitime toute pratique des régimes gouvernants »<sup>55</sup>.

### La stigmatisation des "trois sans"

D'une certaine manière, les *dagongmei* et *dagongzai*, tels qu'ils apparaissent dans les quotidiens de Shenzhen, c'est-à-dire porteurs des valeurs de mérite, de ténacité et d'abnégation, peuvent être considérés comme l'un des pôles positifs d'une identité des zones économiques spéciales en constitution. C'est en tout cas une hypothèse. Si l'on suit cette ligne de raisonnement, ce pôle positif s'opposerait à un pôle négatif représenté par ceux que les autorités qualifient de « trois sans » (*sanwu*), à savoir : ceux qui n'ont pas d'emploi légal, qui n'ont pas de papiers d'identité légaux, et qui ne disposent pas de logement légal. Cette catégorie, que l'on peut qualifier de bureaucratique, comprend les travailleurs journaliers, les petits commerçants et marchands ne disposant pas de licence officielle, ceux qui pratiquent une foule de petits métiers tels que réparateur de bicyclettes ou de chaussures, mendiant, artiste de rue, prostituée, voleur, etc. Cette catégorie attrape-tout requiert un important travail de désarticulation<sup>56</sup>.

### Le "nettoyage"

<sup>52</sup> G. T. Crane, « 'Special Things in Special Ways' : National Economic Identity and China's Special Economic Zones », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n° 37, June 1994, p. 89.

<sup>53</sup> Ibid., p. 76.

<sup>54</sup> A. Ong, « Chinese Modernities : Narratives of Nation and of Capitalism », A. Ong and D. Nonini (Eds.), *Ungrounded Empires : The Cultural Politics of Modern Chinese Transnationalism*, p. 191-192 ; G. T. Crane, *op. cit.*, p. 88.

<sup>55</sup> A. Ong, *op. cit.*, p. 191-192.

<sup>56</sup> Sur les quelque 80 articles recensés pour 1994 et 1998, seuls trois articles se démarquent prudemment du « tout répressif » ; dans deux de ceux-ci, la catégorie des « trois sans » est quelque peu contestée. On y souligne que « *parmi les 'trois sans', nombreux sont ceux qui n'ont pas commis de crime et (...) offrent des services aux citadins (...)* ». Voir *SWB*, 27/01/94, p. 3. Dans un autre article, la question est posée de savoir si « *Finalement ce sont eux [les « trois sans »] qui ont besoin de Shenzhen ou si c'est Shenzhen qui ne peut se passer d'eux* ». Voir *SWB*, 28/03/94, p. 3. T. Scharding soulignait qu'un secteur informel considérable s'était formé dans le district de Bao'an (municipalité de Shenzhen) au cours des années 1990. Voir T. Scharding, *op. cit.* p. 178 et 182. Les études relatives aux individus qui constituent ce secteur informel de Shenzhen font cruellement défaut.

Les autorités de la municipalité de Shenzhen lancent périodiquement des campagnes de « nettoyage » des « trois sans » à grand renfort de battage médiatique<sup>57</sup>. La terminologie utilisée au cours de ces campagnes est extrêmement stigmatisante<sup>58</sup> et belliqueuse<sup>59</sup>. Elle rappelle les discours relatifs aux populations flottantes vers la fin des années quatre-vingt, alors étiquetées « migrants aveugles » (*mangliu*). Le vocable *mangliu* avait fait l'objet d'une véritable mise en débat dans de nombreux quotidiens, journaux scientifiques et dans la littérature de reportage à partir de 1988. Certains journalistes et scientifiques avaient dénoncé son usage qui avait comme corollaire la répression tous azimuts des populations flottantes. Or, on constatera que ce terme fait ici une réapparition en tant que synonyme de « trois sans » mais avec un potentiel de stigmatisation largement supérieur et virtuellement non contesté. La justification majeure avancée pour les campagnes de « nettoyage » des « trois sans » est que leur présence « constitue une immense menace pour les travaux d'ordre, de prévention des incendies et d'hygiène (...) et [elle] détériore gravement le calme et l'environnement pour les investissements »<sup>60</sup>. Face à ceux qui « laissent une impression répugnante et entraînent le chaos dans la société (...) », on exhorte l'ensemble de la société à suivre le comité du Parti et le Gouvernement municipal à « se battre résolument pour créer une ville propre et nette, où règne la sécurité et l'ordre »<sup>61</sup>.

Il ressort très explicitement de ces articles que les « trois sans » n'ont pas leur place à Shenzhen. Leur présence à Shenzhen, par le nom même qu'on leur attribut, est marquée du sceau de l'illégalité et de l'illégitimité. En cela ils s'opposent naturellement aux *dagongmei* et *dagongzai*, dont la présence à Shenzhen est justifiée par la nature licite de leur travail, certes toujours temporaire mais officiel. Les « trois sans », tels qu'ils apparaissent dans la presse sélectionnée, sont en quelque sorte les « autre intérieurs » des *dagongmei* et *dagongzai* et des habitants ordinaires de Shenzhen. Ils sont définis essentiellement négativement, c'est-à-dire en terme de manque — ils ne possèdent pas les attributs des habitants de Shenzhen, permanents ou temporaires<sup>62</sup>.

### Qu'est-ce qu'un immigré ?

En guise de conclusion, les propos du sociologue algérien A. Sayad me semblent d'une remarquable pertinence en ce qui concerne la problématique qui me préoccupe : « Qu'est-ce donc qu'un immigré ? Un immigré, c'est essentiellement une force de travail (...), provisoire, temporaire, en transit. En vertu de ce principe, (...) un travailleur immigré reste toujours un travailleur qu'on définit et qu'on traite comme provisoire, donc révocable à tout moment (...) »

<sup>57</sup> Lors de ces campagnes, le nombre d'articles faisant état du déroulement de la campagne est très élevé. Pour la campagne de février-mars 1994, 57 articles ont été dénombrés dans « Le quotidien de la Zone économique spéciale », « Le soir de Shenzhen » et « Le quotidien de la légalité de Shenzhen », principalement en p. 1 et 2 de ces quotidiens. Dans les « Soir de Shenzhen » et le « Quotidien de la légalité » les articles relatifs à cette campagne représentent plus de la moitié des articles consacrés aux « populations de l'extérieur » : 25/48 pour « Le soir de Shenzhen » et 21/29 pour « Le Quotidien de la Légalité de Shenzhen ».

<sup>58</sup> Les qualificatifs « construit n'importe comment » ou « de façon anarchique » ou « chaotique » sont quasi systématiquement accolés aux descriptions de l'habitat des « trois sans ».

<sup>59</sup> Ex. : « A Nanshan on ouvre les hostilités en concertation pour se débarrasser des 'trois sans' (STQB, 12/03/94, p. 2) ; « Entrée en action à minuit : témoignage visuel au sujet de l'attaque surprise pour se débarrasser des 'trois sans' (SWB, 16/03/94, p. 3) ; « Nettoyer les 'trois sans', consolider la gestion de la ville. La guerre psychologique a des effets, toute une ligne de 'trois sans' bat en retraite » (STQB, 14/03/94, p. 2).

<sup>60</sup> STQB, 17/02/94, p. 1 ; voir aussi notamment SWB, 07/03/94, p. 3 ;

<sup>61</sup> STQB, 08/03/94, p. 2.

<sup>62</sup> Voir E. Laclau et C. Mouffe, *op. cit.*, p. 176.

sa qualité d'homme étant subordonnée à sa condition d'immigré. C'est le travail qui fait 'naître' l'immigré, qui le fait être ; c'est lui aussi, quand il vient à cesser, qui fait 'mourir' l'immigré, prononce sa négation ou le refoule dans le non-être. D'où la nécessaire constante justification de sa présence. Le travail (défini pour immigré) étant la justification même de l'immigré, cette justification, c'est-à-dire, en dernière analyse, l'immigré lui-même, disparaissent sitôt que disparaît le travail qui fait naître l'une et l'autre (...) ». La question cruciale est alors de savoir comment un travail pour migrant est défini, et l'on est en droit de se demander si le migrant stigmatisé — celui qu'on appelle « trois sans » dans le cas de Shenzhen — ne l'est pas entre autres par le fait qu'il sort du cadre de la définition officielle du migrant<sup>63</sup>. Ce qui nous renvoie au problème de la possible « subordination de la situation de l'immigré à la définition que l'on se donne de lui et à la représentation qu'on se fait de sa condition »<sup>64</sup>.

---

<sup>63</sup> La question peut également être posée de savoir si un tel discours d'exclusion n'a pas notamment pour fonction de dissimuler des pratiques que l'on ne souhaite pas reconnaître publiquement.

<sup>64</sup> A. Sayad, *op. cit.*, p. 61-62, 72.